

I

Rousseau et la question du mal

« Toute philosophie passe dans les faits. La spéculation la plus escarpée a les pieds dans la pratique de la vie et les principes mènent les hommes, et les plus bruts d'entre eux, la chaîne de la logique au cou », a écrit Jules Barbey d'Aurevilly.

Nous sommes, autrement dit, des Monsieur Jourdain de la philosophie. Nous faisons de la philosophie sans le savoir. Une métaphysique est à l'œuvre dans les façons les plus spontanées de penser, d'agir et de sentir. Je convoquerai donc pour cette enquête deux types de philosophes : ceux qui, le plus souvent à notre insu, sont passés dans les mœurs et sont en quelque sorte devenus mentalité, et ceux qui, en nous éclairant sur cette mentalité même, peuvent éventuellement nous aider à penser autrement.

Mais qui nous ? Nous, Modernes. Dans ce mot même de moderne se loge une philosophie, une métaphysique, une thèse sur l'être. Que pense, en effet, ce vocable que nous employons sans y penser ? Ceci, que résume admirablement Renan : « Le grand progrès de la réflexion moderne a été de substituer la catégorie du *devenir* à la catégorie de l'*être*, la conception du relatif à la conception de l'absolu, le mouvement à l'immobilité. Autrefois tout était considéré comme étant : on parlait du droit, de la religion, de la politique, de la poésie, d'une façon absolue. Aujourd'hui tout est considéré comme en voie de se faire. » Le livre où Renan fait ce constat s'intitule *l'Avenir de la Science*. C'est, en effet, le développement de la science qui a conduit les hommes modernes à se considérer comme modernes et à substituer dans leur appréhension d'eux-mêmes et du monde la catégorie du

processus au concept d'être. C'est l'augmentation de la masse des arts et des sciences qui, deux siècles avant Renan, en 1620 très exactement, a fait dire à Francis Bacon : la vérité est fille du Temps et non de l'Autorité.

De ce temps amical, créateur et non comme dans l'Antiquité, hostile et corrupteur, on attend désormais – c'est tout l'optimisme des Modernes – de nouvelles puissances d'agir, de nouveaux instruments, « des inventions capables, dit encore Bacon, de vaincre et de maîtriser les fatalités et les misères de l'humanité ». Accroître l'empire du genre humain sur l'univers ou, pour parler cette fois la langue de Descartes, nous rendre comme « maîtres et possesseurs de la nature » afin de rendre la vie plus agréable : la conscience d'être moderne naît de ce programme et, dans la mesure où l'École polytechnique est fille du *Discours de la Méthode*, on peut dire avec Hans Jonas que « Descartes non lu nous détermine, que nous le voulions ou non ».

Mais Descartes n'est pas seul. Nous autres, Modernes, nous sommes aussi les disciples de Jean-Jacques Rousseau. Rousseau non lu nous détermine que nous le voulions ou non. Ce qui est très paradoxal. Car Rousseau est la brebis galeuse, le dissident, l'homme mal embouché du siècle des Lumières. Au moment où le sentiment d'être modernes, c'est-à-dire supérieurs conduit ses contemporains à remplacer le terme statique de *civilité* par celui, dynamique, de *civilisation* et à célébrer la marche continue dans la route de la vérité, de la vertu et du bonheur, Rousseau se fait connaître par son *Discours sur les Sciences et les Arts*. Nous sommes en 1750 et à la question proposée par l'Académie de Dijon : « Si le rétablissement des Sciences et des Arts a contribué à épurer les mœurs », Rousseau fait une réponse radicalement antibaconienne, c'est-à-dire anti-moderne.

Tout commence le plus normalement du monde pourtant : « c'est un grand et beau spectacle de voir l'homme sortir en quelque manière du néant par ses propres efforts ; dissiper par les lumières de sa raison, les ténèbres dans lesquelles la nature l'avait enveloppé ; s'élever au-dessus de soi-même ; s'élancer par l'esprit jusque dans les régions célestes ; parcourir à

pas de Géant, ainsi que le Soleil, la vaste étendue de l'Univers ; et, ce qui est encore plus grand et plus difficile, rentrer en soi pour y étudier l'homme et connaître sa nature, ses devoirs et sa fin. Toutes ces merveilles se sont renouvelées depuis peu de Générations. » Voltaire aurait pu écrire cette paraphrase du *Novum organum*. Mais Rousseau ne prête allégeance à Bacon que pour mieux s'en démarquer. Ce progrès est trompeur, dit-il en substance, ces bienfaits sont fallacieux : l'esprit humain triomphe mais l'homme se perd. Dans cette civilisation dont s'enchantent le siècle des Lumières, dans ce développement simultané des sciences, des arts, du commerce, du bien-être et de la politesse, Rousseau voit, quant à lui, la déchirure ou la discordance fatale de l'être et du paraître : « Sans cesse la politesse exige, la bienséance ordonne ; sans cesse, on suit les usages, jamais son propre génie. On n'ose plus paraître ce qu'on est ; et dans cette contrainte perpétuelle les hommes qui forment le troupeau qu'on appelle société, placés dans les mêmes circonstances, feront tous les mêmes choses si des motifs plus puissants ne les en détournent. On ne saura donc jamais bien à qui l'on a à faire : il faudra donc, pour connaître son ami, attendre les grandes occasions, c'est-à-dire, attendre qu'il n'en soit plus temps, puisque c'est pour ces occasions mêmes qu'il eût été essentiel de le connaître. Quel cortège de vices n'accompagnera point cette incertitude ? Plus d'amitiés sincères, plus d'estime réelle ; plus de confiance fondée. Les soupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réserve, la haine, la trahison se cacheront sous ce voile uniforme et perfide de politesse, sous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumières de notre siècle. »

Ce qui brille dans les Lumières, selon Rousseau, c'est l'apparence ; et qu'être et paraître fassent deux, c'est pour lui la grande douleur, le grand scandale du monde. Nous sommes, plus que nous le pensons, les héritiers de sa colère. Regardez au dedans de vous-même. Ouvrez la télévision, la radio. Voyez comment les gens *s'expriment*. Peut-on dire aujourd'hui que sans cesse la politesse exige, que la bienséance ordonne ? Le verbe même que j'ai choisi, qui m'est venu à l'idée atteste que non. Parler, de nos jours, ce n'est pas d'abord *s'adresser* à quelqu'un, c'est *s'exprimer*. Dans les règles de courtoisie on a tendance à ne voir qu'hypocrisie. L'individu libre et éga-

litaire de nos démocraties veut se dégager de la gangue conventionnelle et cérémonielle qui l'empêche de briller de tout son éclat brut. Il méprise le protocole; il rejette les mensonges, les impostures, et ce qu'il croit être la langue de bois du théâtre social. Le savoir-vivre est un carcan et le mot de bienséance, autant que la chose, sont vieux jeu, *has been*, ridicules. L'idéal de politesse a cédé la place au principe d'authenticité. On ne veut plus jouer de rôle, on veut être, en toutes circonstances, soi-même et le même. Le sacré s'aligne sur le profane. L'espace public se règle toujours davantage sur l'espace privé: ce n'est pas l'urbanité qui règne, c'est la spontanéité; ce n'est pas l'apparence, c'est la nonchalance; ce n'est pas la forme, c'est la nature; ce n'est pas la représentation ou la distanciation, c'est le fait de donner libre cours à ses inclinations; ce n'est pas la cravate, c'est le col ouvert; ce n'est pas l'étiquette, ce n'est même plus la bonne franquette, c'est le *sympa*. Et le *sympa* est un lointain descendant de Jean-Jacques Rousseau. Rousseau a inauguré la grande révolution morale qui a substitué à la sagesse, à la civilité et au contrôle de soi la nouvelle éthique de la sincérité et de l'immédiateté.

Mais Rousseau ne s'arrête pas à cette dissociation de l'être et du paraître. Il en cherche la cause. C'est le thème de son deuxième discours; en réponse au nouveau concours organisé par l'Académie de Dijon sur cette question: « Quelle est la source de l'inégalité parmi les hommes et si elle est autorisée par la loi naturelle? », Rousseau établit dans ce second et célèbre discours que l'homme primitif ne connaît ni le travail qui l'opposera à la nature, ni la réflexion qui l'opposera à lui-même et à ses semblables: « Ses désirs ne passent point ses besoins physiques. Son imagination ne lui promet rien; son cœur ne lui demande rien. Ses modiques besoins se trouvent si aisément sous sa main et il est si loin du degré de connaissances nécessaires pour désirer d'en acquérir de plus grands, qu'il ne peut y avoir ni prévoyance, ni curiosité. Son âme, que rien n'agite, se livre au seul sentiment de son existence actuelle, sans aucune idée de l'avenir, quelque prochain qu'il puisse être, et ses projets, bornés comme ses vues, s'étendent à peine jusqu'à la fin de la journée. »

Ce qui caractérise cet homme, c'est l'innocence de *l'amour de soi-même*, « ce sentiment naturel qui porte tout animal à veiller à sa propre conservation », mais c'est aussi (et nous aurons à y revenir) *la pitié*, mouvement purement sensible « qui tempère l'ardeur qu'il a pour son bien-être par une répugnance innée à voir souffrir son semblable. » C'est la reconnaissance de cet affect qui autorise Rousseau à parler de bonté naturelle de l'homme.

L'inégalité n'a donc pas de fondement naturel puisque l'homme naturel se suffit à lui-même et que s'il lui arrive de compatir, il ne se compare jamais. Mais l'invention d'abris permanents finit par engendrer des commodités et des besoins nouveaux : la famille, l'amour, la société aux liens larges. Phase tribale dont Rousseau fait l'éloge comme de la véritable jeunesse du monde : « Tant que les hommes se contentèrent de leur cabane rustique, tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arêtes, à se parer de plumes et de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou à embellir leurs arcs et leurs flèches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs ou quelques grossiers instruments de musique, en un mot tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvait faire, et qu'à des arts qui n'avaient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons et heureux autant qu'ils pouvaient l'être par leur nature, et continuèrent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce indépendant : mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre ; dès qu'on s'aperçut qu'il était utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire et les vastes forêts se changèrent en de campagnes riantes qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons. » Puis vient l'affirmation solennelle et qui ne pouvait que stupéfier et faire bondir Voltaire, les Encyclopédistes, tous les philosophes de son temps : « La métallurgie et l'agriculture furent les deux arts dont l'invention produisit cette grande révolution. Pour le poète, c'est l'or et l'argent, mais pour le philosophe ce sont le fer et le blé qui ont civilisé les hommes et perdu le genre humain. » On retrouve alors la thématique du premier discours : le nouvel ordre des choses appelé civi-

lisation n'est pas une apothéose, c'est une chute. Car s'il est bien vrai que la dépendance mutuelle développa les facultés humaines, mit en action les qualités naturelles, la possession de ces qualités en vint à déterminer le rang et le sort de chacun. Résultat : « Ces qualités étant les seules qui pouvaient attirer de la considération, il fallut bientôt les avoir ou les affecter, il fallut pour son avantage se montrer autre que ce qu'on était en effet. Être et paraître devinrent deux choses tout à fait différentes, et de cette distinction sortirent le faste imposant, la ruse trompeuse, et tous les vices qui en sont le cortège. D'un autre côté, de libre et indépendant qu'était auparavant l'homme, le voilà par une multitude de nouveaux besoins, assujetti, pour ainsi dire, à toute la nature, et surtout à ses semblables dont il devient l'esclave en un sens, même en devenant leur maître. »

Sous le règne de la dépendance, explique Rousseau, l'homme de la nature n'est plus ; *l'homme de l'homme* l'a remplacé. Et cet *homme de l'homme* est un homme malheureux et malfaisant, vindicatif et désespéré car l'innocence de l'amour de soi a cédé le pas, en lui, à l'amour-propre, c'est-à-dire à l'enfer de la comparaison : l'amour-propre qui se compare n'est jamais content et ne saurait l'être, parce que ce sentiment, en nous préférant aux autres, exige que les autres nous préfèrent, ce qui est impossible. « L'amour-propre rend tous les hommes ennemis les uns les autres et fait que nul ne trouve son bien que dans le mal d'autrui. »

Attention à bien prendre la mesure de l'originalité et de la nouveauté de la position soutenue par Rousseau. Il fait en apparence la généalogie de l'égalité alors qu'en réalité, il présente la *généalogie du mal*. Son discours qui est censé porter sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes dévoile dans l'inégalité, ou plus profondément encore dans la dépendance, la source du vice, l'origine et le fondement de la perversité ou de la méchanceté humaine. L'homme est bon, les hommes sont méchants : voilà la thèse de Rousseau. Et dans cette combinaison d'optimisme anthropologique et de critique historique réside l'extrême modernité de son anti-modernisme. Son éloge des cabanes a amusé Voltaire : « J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain. Je vous en remercie.

Vous plairez aux hommes, à qui vous dites leurs vérités, mais vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance et notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes ; il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. » Et la lettre de Voltaire se termine sur cette pointe assassine : « Monsieur Chappuis m'apprend que votre santé est bien mauvaise ; il faudrait la venir rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi du lait de nos vaches et brouter nos herbes. »

Mais Voltaire rit trop vite. Et son sarcasme manque ce que le texte de Rousseau, par-delà le regret d'un âge d'or largement fictif, a d'authentiquement révolutionnaire. « Nous sommes modernes », on l'a vu, cela veut dire que nous vivons désormais dans l'élément de l'histoire et non plus dans celui de la nature. Or, en affirmant que tout mal découle des effets corrupteurs de la société artificielle, Rousseau historicise un peu plus notre condition. L'homme s'éprouve d'abord comme être historique dans la catégorie du progrès, et ce sentiment que l'histoire et l'expérience la plus profonde et la plus difficile se radicalise dans la critique rousseauiste du progrès. « Je hais la servitude comme la source de tous les maux du genre humain » : cette extraordinaire déclaration de Rousseau a transformé le climat politique de l'Occident. A l'origine du mal, Rousseau ne place pas une puissance métaphysique, une malédiction immémoriale ou une tare naturelle, mais la servitude, c'est-à-dire un rapport social. Inutile de se creuser la tête pour concilier l'idée de toute puissance divine avec la présence du Mal sur la terre. La violence et l'injustice ne sont pas du ressort de Dieu. Elles ne sont ni sa faute ni son châtement. Ce n'est pas Lui qui juge, ce n'est pas Lui, non plus, qui doit être jugé. Dieu est innocent. Et l'homme aussi est innocent. Rousseau ne cesse d'y revenir : l'homme est naturellement bon, il n'y a pas de perversité originelle dans le cœur humain. Mais si Dieu est innocent, si l'homme est innocent, qui donc est

coupable? Comme le montre Ernst Cassirer, Rousseau répond en « situant la responsabilité à un endroit où jamais on ne l'avait cherchée avant lui, en créant, en quelque sorte, un nouveau sujet à qui il fait porter la responsabilité, l'imputabilité. Ce sujet, ce n'est plus l'homme, c'est la société humaine. » Rousseau inaugure la période dans laquelle nous vivons encore, de la critique sociale. Il fonde aussi ce qu'on peut appeler la *politique absolue*. Si la source fondamentale du vice ou du conflit avec soi-même ne se trouve pas dans la nature mais dans la société, il devient possible d'y mettre un terme en réorganisant cette dernière. Si tous les maux du genre humain procèdent de l'oppression, si toutes les failles, toutes les fautes et toutes les dépravations n'appartiennent pas tant à l'homme qu'à l'homme mal gouverné comme il est dit dans la préface de *Narcisse*, alors la politique se trouve investie d'une mission thérapeutique illimitée: guérir l'humanité des blessures qu'elle, la politique, lui a elle-même infligées. La finalité du bon gouvernement, ce n'est plus l'administration des affaires communes, l'organisation satisfaisante de la vie collective, c'est la transformation et la *régénération* de la condition humaine.

Baudelaire disait, avec une mélancolie délibérément réactionnaire, que la civilisation, c'était *la diminution des traces du péché originel*. Cette diminution doit beaucoup à Rousseau. L'audace de celui qui a écrit: « Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses; tout dégénère entre les mains de l'homme » - consiste, en effet, à remplacer le *péché originel* par ce qu'on pourrait appeler le *crime originel*.

Le péché originel, c'est le péché qui est entré dans le monde par la faute d'Adam et dont tout homme est affecté par le fait de sa naissance, c'est, si l'on veut, le « toujours-déjà-là » du mal. Cette notion théologique s'appuie sur le constat anthropologique que chacun de nous trouve le mal en lui, hors de lui, avant lui. Le crime originel, en revanche, fait du mal une réalité de part en part historique. A Saint Augustin qui affirme que le genre humain est dépravé dans sa source et comme flétri dans sa racine, Rousseau répond par la recherche des origines. Il y a, dit-il en substance, une *traçabi-*

lité du mal. Ce que chaque homme trouve en lui, c'est un effet dont la domination est la cause, c'est un penchant dont l'émergence remonte à l'acte historique d'instauration de l'inégalité: « Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire: ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargné au genre humain celui qui arrachant les pieux ou comblant les fossés, eût crié à ses semblables: gardez-vous d'écouter cet imposteur; vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous et que la terre n'est à personne. »

S'il y a crime et non péché, et si c'est la société qui est criminelle, alors une autre société doit pouvoir la remplacer. Je dis bien: une autre société, car Rousseau ne veut pas revenir en arrière. Sa critique du progrès n'est, en aucune façon une pensée du retour. Il l'écrit d'ailleurs à Voltaire: « Je n'aspire pas à nous rétablir dans notre bêtise, quoique je regrette beaucoup, pour ma part le peu que j'en ai perdu. » Et il dit encore dans *Rousseau juge de Jean-Jacques*: « Jamais on ne remonte vers les temps d'innocence et d'égalité quand une fois on s'en est éloigné. » La corruption de la nature ne peut trouver son remède que dans et par l'histoire. Il faut donc le dire avec force, Rousseau ne plaide pas pour le rétablissement de l'innocence originelle d'un homme borné de nouveau à l'amour de soi. C'est la fusion des consciences et la transparence des cœurs dans la volonté générale qui peut mettre fin aux ravages de l'amour-propre. Contre la passion mauvaise de se distinguer, Rousseau fait appel non à l'insociabilité primitive, mais bien plutôt à une nouvelle sociabilité. C'est la thèse du *Contrat social*: « Chacun se donnant à tous ne se donne à personne, et comme il n'y a pas un associé sur lequel on n'acquiert le même droit qu'on lui cède sur soi, on gagne l'équivalent de tout ce qu'on perd, et plus de force pour conserver ce qu'on a. » Les associés renoncent ainsi à l'indépendance naturelle mais ce n'est plus pour tomber dans la dépendance, c'est au profit de l'inter-dépendance de tous les individus, de la constitution d'un monde unanime. La même thématique se retrouve dans *La lettre à d'Alembert*. Au règne de la séparation que le théâtre instaure, Rousseau oppose le spectacle à ciel ouvert de la réjouissance collective, l'idylle de la fête:

« Que chacun se voie et s'aime dans les autres et que tous en soient mieux unis ». Chacun est aliéné dans le regard des autres et chacun est rendu à lui-même par une reconnaissance mutuelle. Le moi qui se contemple ainsi n'est pas un moi qui se compare, c'est *un moi commun*.

Résumons-nous : Bacon, et après lui, les philosophes des Lumières misent sur les sciences et les arts pour soulager le sort de l'humanité. Ainsi l'histoire leur apparaît-elle non plus comme hasard, destin ou absurdité mais comme une marche en avant, un mouvement vers le mieux. Rousseau, seul dans son siècle, fait la critique du progrès. Et en même temps, il fonde le progressisme en confiant à l'histoire l'humanité même de l'homme.

De ces deux programmes qui s'opposaient au XVIII^e siècle, sous la forme notamment de la querelle entre Voltaire et Rousseau, Marx, un siècle plus tard, a voulu faire la synthèse. Sa philosophie, en effet, assigne à l'histoire la charge exaltante d'accroître le pouvoir de l'homme sur la nature et, simultanément, d'abolir le pouvoir de l'homme sur l'homme. C'est d'un seul tenant, assurent les marxistes, que l'homme sera libéré de ses chaînes et la technique de ses entraves. Ainsi Lukacs, par exemple, déclare : « Les différentes formations sociales ont réalisé le progrès de manière contradictoire : la domination exercée sur la nature entraîne la domination des hommes sur les hommes, l'exploitation et l'oppression. C'est seulement avec la victoire du socialisme que cette contradiction du progrès est abolie ». Cette bonne nouvelle a tourné au cauchemar. Les héritiers autoproclamés de Bacon et de Rousseau ont plongé les peuples placés sous leur coupe dans la misère et dans la servitude. Et la question s'est posée : pourquoi ? Pourquoi le projet d'éradication du mal a-t-il eu des effets aussi terrifiants, une traduction aussi maléfique ?

Soljenitsyne, dans *l'Archipel du Goulag*, donne à cette question la plus profonde des réponses : « Que le lecteur referme ici ce livre, s'il en attend une accusation politique. Ah si les choses étaient si simples, s'il y avait

quelque part des hommes à l'âme noire se livrant perfidement à de noires actions et s'il s'agissait seulement de les distinguer des autres et de les supprimer! Mais la ligne de partage entre le bien et le mal passe par le cœur de chaque homme et qui ira détruire un morceau de son propre cœur? » Soljenitsyne dévoile le goulag comme la vérité du communisme. Mais s'il donnait à ce dévoilement la forme rousseauiste d'un : « Je hais le communisme comme la source de tous les maux du genre humain », il ne ferait que perpétuer ou reconduire l'arrogance morale dont le goulag est l'une des retombées. Les crimes commis au nom du Bien interdisent à ceux-là mêmes qui les dénoncent de se constituer en parti du Bien. La réalité totalitaire a fait surgir au grand jour la menace contenue dans l'idée que le mal est une question purement historique et sociale et qu'il revient, de ce fait, à la politique non seulement d'aménager le monde en séjour pour les hommes, mais de résoudre le problème humain. Cette révélation a conduit un autre dissident, moins célèbre que Soljenitsyne, le philosophe polonais Leszek Kolakowski, à s'interroger à nouveaux frais sur la notion de péché originel. Il voit dans ce dogme étrange la conscience de la faiblesse et de la caducité humaines et le témoignage de ce que, nous autres êtres humains, nous n'avons pas la force de nous délivrer nous-mêmes, et définitivement, du mal. Il ne s'agit pas, pour Kolakowski, de prendre la théologie au mot ni de frapper d'opprobre toutes les tentatives de mettre fin à la misère et à la justice, mais de réconcilier la grande idée moderne de *réparation* avec la conscience de la finitude. Cette finitude si majestueusement congédiée par ce que Rousseau appelait lui-même son « triste et grand système ».